

ayants droit. Selon son désir, il pourra conduire lui-même ou désigner un chef d'orchestre, à condition toutefois que celui-ci ne demande aucune rétribution.

Le choix de l'œuvre et la désignation du chef d'orchestre seront laissés à la famille du compositeur mort, disparu ou prisonnier.

Trois répétitions seront consacrées à ce premier festival. Il sera accordé trois minutes de répétition par minute de musique. Il sera reçu environ deux heures de musique pour ce premier festival.

Le second festival comprendra de la musique de chambre et des œuvres pour chant et piano.

\* \*

Le Comité d'organisation convoquera dans la première semaine de mai 1916, les membres du Comité d'honneur qui nommeront une Commission chargée de l'examen des manuscrits. Le Président, le Secrétaire, le Trésorier du Comité d'organisation feront partie de cette Commission.

Le Trésorier n'aura pas voix délibérative.

\* \*

Afin que toute œuvre nouvelle exécutée dans ces festivals ne perde pas le bénéfice d'une première audition dans un grand concert symphonique subventionné, le Comité d'organisation a soumis le cas à M. le Sous-Secrétaire d'État des Beaux-Arts qui fera le nécessaire auprès des Directeurs de nos Grands Concerts.

\* \*

Les frais seront couverts de la manière suivante :

- 1° *Par des dons particuliers ;*
- 2° *Par la collaboration pécuniaire de tous les compositeurs non-mobilisés ;*
- 3° *Par la recette du premier festival.*

\* \*

La revue *La Musique pendant la Guerre*, publiera les noms des donateurs. Elle publiera également le détail minutieux des dépenses et recettes de ces festivals. Ces comptes seront communiqués à l'Administration du Sous-Secrétariat des Beaux-Arts qui aura tous pouvoirs pour en exercer la vérification.

Les bénéfices seront distribués aux œuvres philanthropiques s'intéressant aux artistes.

N. B. — Les manuscrits doivent être envoyés au Secrétaire Général-Fondateur, M. Francis Casadesus, 11 bis, boulevard Haussmann.

## ALBÉRIC MAGNARD et ENRIQUE GRANADOS

*Allocution prononcée par M. ROMAIN COOLUS, Président de la Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques, à la soirée donnée, le 29 avril 1916, Salle Rameau, à Lyon, en l'honneur d'ALBÉRIC MAGNARD et d'ENRIQUE GRANADOS, à l'occasion du Congrès des Industries françaises du Livre.*

MESDAMES, MESSIEURS,

Je dois à ma qualité de Président de la *Société des Auteurs et Compositeurs Drama-*

*tiques*, le très grand honneur d'avoir été choisi par les organisateurs de cette soirée commémorative, pour rendre un suprême hommage à deux compositeurs de la plus haute valeur, l'un Français, l'autre Espagnol : ALBÉRIC MAGNARD et ENRIQUE GRANADOS, morts prématurément au cours de cette guerre, dont ni l'un ni l'autre n'aurait dû être, dont cependant ils ont été tous les deux les victimes.

L'un, ALBÉRIC MAGNARD, avait passé l'âge de porter les armes ; l'autre, ENRIQUE GRANADOS, appartenait à une nation neutre et il était en droit de croire avec nous que sa vie devait être sacrée pour tous les belligérants. Les méthodes de combat inaugurées par nos ennemis ont prouvé à l'univers civi-

lisé que la neutralité pouvait n'être qu'une fiction et qu'elle ne protégeait plus ni les peuples ni les individus.

## I

Au moment où les armées françaises accomplissaient devant la ruée germanique cette admirable retraite stratégique, qui restera un des étonnements de l'Histoire, et qui devait aboutir au sursaut prodigieux de la Marne, Albéric Magnard habitait avec sa femme, ses deux filles et son fils, le Manoir des Fontaines, à Baron, charmant petit village dans les environs de Senlis.

Lorsqu'il comprit que les siens pouvaient être en danger, il fit partir sa femme et ses deux filles et resta seul avec son fils, auquel il pressentait sans doute qu'il aurait à donner un grand exemple et à léguer un grand souvenir.

Albéric Magnard avait essayé de s'engager dès la première heure du péril national ; on repoussa sa demande ; il décida de servir comme citoyen. Il était un de ces Français nés braves, nés courageux et fiers, dignes de leurs ancêtres gaulois, que l'ennemi n'intimide pas, qui n'acceptent pas de s'en aller au moment où il approche et qui ne désertent pas leur maison à l'instant où elle va être menacée. Il resta pour la défendre, pour faire face à l'envahisseur, et monter la garde auprès du foyer sacré. Lorsqu'il vit arriver les uhlands qui allaient en franchir le seuil, son instinct héroïque fut plus fort que sa raison ; il n'écouta pas la prudence ; il n'entendit pas la sagesse ; il tira sur les envahisseurs. Il devait payer de sa vie ce geste de révolte instinctive et d'irréductible patriotisme.

Quelques instants après, sa maison flam-bait et dans cet incendie ont dû périr avec lui les dernières œuvres qu'il avait composées.

L'Auteur du *Rhin Allemand* n'avait pas pu supporter de voir les hordes teutonnes sur les rives de l'Oise. Il est tombé fièrement, logiquement, en artiste protestataire, pour qui les actes sont aussi des œuvres et cet acte décisif a donné à toute sa vie et à toutes ses œuvres une magnifique unité. Comme le dit si bien Rostand, dans le sonnet qu'il lui a consacré :

« D'une œuvre et d'un destin parfaite symétrie ! »

Ceci se passait le 3 septembre 1914. La mort venait de guérir une « âme qui était comme une plaie », selon la belle expression de Taine, depuis le jour où sa patrie bien-aimée avait été violentée.

Inclinons-nous avec respect devant cette grande figure ; Magnard, artiste d'une qualité supérieure, s'était toujours refusé à faire des concessions ; il est tombé en héros pour n'avoir pas, cette fois non plus, et dans cette

circonstance terrible, voulu faire de concession. Son souvenir honorera à tout jamais l'art musical français, dont il s'annonçait un des Maîtres.

Ses compositions sont d'un créateur original. Elles attestent une nature ; sa fin a prouvé qu'il était aussi un caractère. Disons d'un mot que Magnard était un homme. Ce mot contient beaucoup de choses. Dans sa sobriété, il renferme un des plus hauts éloges qu'un artiste puisse mériter.

De l'œuvre de Magnard, je vous demanderai la permission de ne parler que brièvement. Je ne pourrais, sans immodestie, m'étendre sur un sujet aussi difficile et qui ne relève pas de ma compétence.

Je ne puis que vous donner mes impressions de profane. Ce qui me frappe dans la musique de Magnard, c'est d'abord ce qu'elle a de volontaire ; Magnard est un de ces compositeurs qui savent ce qu'ils veulent et où ils vont, qui ne laissent rien à l'improvisation hâtive, qui réfléchissent longuement, qui conçoivent fortement, qui construisent énergiquement ; avant de passer à la réalisation d'un ouvrage, il en établit d'abord et de la façon la plus solide l'architecture logique.

En outre, je ne saurais assez dire combien j'ai d'admiration pour le désintéressement que son esthétique révèle.

Jamais compositeur n'a eu à un plus haut degré l'indifférence du succès direct. Magnard évidemment estimait que certains artistes ont comme une mission sociale et que leur rôle, assez analogue à un apostolat, leur confère le privilège et leur impose le devoir d'élever et d'ennoblir les âmes auxquelles ils s'adressent. C'est pour cela qu'il ne craignit pas de se hausser jusqu'à la conception d'une œuvre lyrique philosophique. Le beau drame symbolique de *GUERCŒUR* est là pour l'attester.

D'une façon générale, on ne saurait nier que Magnard ait subi quelques influences étrangères, mais il s'en est vite dégagé. Il ne s'est pas laissé dominer par elles. Français de cœur, il l'était aussi de tempérament et d'esprit, et c'est aux œuvres maîtresses de notre littérature et de notre musique nationales qu'il s'est référé d'instinct lorsqu'il a voulu guider et contrôler son inspiration.

Il écrit alors cette remarquable partition de *BERENICE* qui permet de discerner tout ce qu'il y avait de tendresse secrète, de passion pudique et de sensibilité racinienne dans cet homme d'un abord immédiat un peu rude. Lorsqu'il compose *Guercœur*, dont la conception générale est si noble, il écrit une tragédie lyrique d'une haute portée philosophique et morale, où nous voyons reparaître sans surprise les personnages symboliques de nos moralités et nos mystères du Moyen âge et l'on pourrait en effet

presque dire que *Guercœur* est un mystère moderne.

La personnalité musicale de Magnard qui, dans ses quatre symphonies, dans ses sonates, dans son *Hymne à la Justice* et dans le *Chant funèbre* qu'il composa pour la mort de son père, s'atteste si nette et si précise, apparaît comme s'étant fortifiée à l'école des grands Maîtres français, d'entre lesquels un de nos critiques les plus clairvoyants a justement discerné l'heureuse influence lointaine de Rameau et celle toute proche de Vincent d'Indy.

L'orchestre que dirige mon éminent ami, Henri Rabaud, interprète pour vous ce soir quelques-unes de ses pages caractéristiques. A travers cette musique si riche d'idées, si fortement établie, si clairement rythmique, vous découvrirez et vous aimerez la franchise parfois un peu rude, la force parfois un peu âpre, mais toujours la haute probité de l'homme qui, à la gloire d'avoir vécu en artiste, a ajouté celle d'être mort en soldat.

## II

Je vous disais en commençant que Magnard et Granados avaient été tous les deux des victimes indirectes de cette guerre qui n'aurait pas dû les atteindre. Il faut cependant distinguer. Si Magnard est mort, c'est qu'il a voulu mourir. Il a été une victime, mais une victime volontaire ; il avait fait, au moment où il tendit son revolver contre ses agresseurs, par une fenêtre ouverte sur nos campagnes outragées, le sacrifice de sa vie. Ce geste signifiait qu'il n'acceptait pas l'injustice de ce qui se passait ni l'injure de la force écrasant le droit ; il renonçait à une existence qui n'avait plus de prix pour lui dès l'instant où il lui fallait subir une si cruelle humiliation.

Il n'en va pas de même pour Granados. Ce dernier était en dehors du débat formidable posé dès la première heure entre la conscience de certains peuples et la volonté de certains rois. Il appartenait à une nation qui pour des raisons dans lesquelles nous n'avons pas à entrer, a tenu à rester étrangère à la lutte, impartialement, et il pouvait, il devait se croire à l'abri des atteintes de guerre.

C'est donc, sans qu'il y eût au préalable consenti, comme Magnard, qu'il a été frappé.

Il revenait d'Amérique où il venait de triompher et rentrait en Espagne où ses compatriotes se préparaient à lui faire un accueil enthousiaste, lorsqu'une torpille insidieuse vint blesser le vapeur qui le rapatriait. On affirme qu'après l'explosion, il s'aperçut que sa femme venait de tomber dans les flots et aussitôt, pour essayer de la sauver, il s'y précipita à son tour. Après quelques instants d'une agonie enlacée où, puisqu'ils

devaient mourir, ils dûrent trouver au moins quelque douceur à mourir ensemble, ils disparurent. Ils laissaient derrière eux six enfants orphelins.

La plus grande gloire musicale de l'Espagne contemporaine depuis la mort d'Albeniz, une des grandes espérances de la musique mondiale, venait de disparaître à jamais.

Ceux qui ont connu Granados ne tarissent pas en éloges sur les qualités charmantes de l'homme. Ils le dépeignent comme un fantaisiste délicieux, plein de grâce et d'imprévu, d'une nature enjouée et gamin, chez qui le plaisir de vivre se traduisait par des espiègleries inattendues. Lorsque des gens non initiés s'en étonnaient ou allaient même jusqu'à s'en choquer, sa joie était alors à son comble. Tendre, affectueux, sensible, il a laissé à tous ses camarades, à ses élèves, à ses amis, le souvenir d'un homme d'élite dont la subtilité raffinée s'amusait à des jeux presque naïfs, d'un artiste compliqué et rare en qui aurait survécu le trésor d'une âme d'enfant.

Granados était venu à Paris compléter ses études ; il y avait travaillé avec Charles de Bériot, puis il était retourné à Barcelone où il s'était définitivement fixé et où il avait fondé la célèbre Académie Granados.

Il laisse d'abord le souvenir d'un pianiste exceptionnel qui fut l'incomparable virtuose de ses œuvres. Sous ses doigts aériens, les thèmes populaires qu'il se plaisait à recueillir se diversifiaient en mille floraisons mélodiques d'une fluidité et d'une souplesse adorables. Exécutant moins large, moins ouvert qu'Albeniz, c'est-à-dire moins prêt à s'adapter aux formes musicales conçues par les autres, il fut pour son œuvre un interprète unique, aussi original que pittoresque, ondoyant, vapoureux, protéiforme, féérique.

Ce talent prestigieux, alors presque inconnu en France, se révéla brusquement et connut du jour au lendemain la célébrité — qui n'avait pas besoin de la consécration désormais historique d'une mort tragique — lorsqu'il vint donner à Paris, le 1<sup>er</sup> Avril 1911, salle Pleyel, la première audition de ses *Goyescas*. Ce fut un triomphe : toute l'Espagne amoureuse, chatoyante, sombre aussi, de Goya, revivait dans ces petites compositions lumineuses et évocatrices, où se déroule tout un roman d'amour suranné, allant des Compliments de la Rencontre (los Requebros) au Duo d'amour dans la rue, de la tristesse des regrets, de la mélancolie de la *maja*, commentés par la plainte du rossignol, au Fandango de Candil.

Quand nous applaudirons à Paris ces *Goyescas*, transformées en ouvrage dramatique, nous aurons la tristesse de ne pouvoir acclamer le compositeur inspiré, qui était

infiniment sensible aux hommages des artistes français et qui éprouva une joie si sincère et si naïvement jolie à recevoir du Gouvernement la croix de la Légion d'Honneur que tous ses confrères enthousiasmés avaient demandée pour lui.

Ses *Tonadillas*, construites sur de vieilles chansons et si caractéristiques du folk-lore espagnol, où il nous dépeint la « maja » douloureuse, le « majo » discret, le « majo » timide, les élégantes modestes, etc., nous révèlent exquisement l'âme populaire si savoureuse de son pays. Elles sont un des bijoux les plus scintillants parmi ceux que nous lègue ce merveilleux orfèvre musical.

\*  
\*  
\*

La destinée qui réunit aujourd'hui sur le même programme les œuvres et les noms de Magnard et de Granados, morts de la guerre tous les deux, par une sorte de prédestination mystérieuse, à l'âge de 49 ans, ne pouvait rapprocher des créateurs plus différents.

Magnard est un artiste hautain, abstrait, qui essaie de faire exprimer au langage musical, soit des idées philosophiques, comme dans *Guercœur*, soit des sentiments d'humanité générale, comme dans les symphonies, les sonates, *Bérénice*, l'*Hymne à la Justice* et le *Chant Funèbre*. Il ignore et veut ignorer le public. S'il le conquiert, il en sera heureux et fier, mais il faudra que le public fasse effort pour s'élever jusqu'à la hauteur de sa noble ambition esthétique.

Granados demande au contraire à la foule son inspiration première ; il lui emprunte, pour les lui restituer avec la parure imprévue de son talent coloré, ses thèmes familiers ; son art, né de la vie, en traduit les joies quotidiennes, décrit le plaisir, la grâce, la fougue et aussi la mélancolie de l'aventure amoureuse. Telle de ses petites pièces est brûlante de tout le soleil ibérique ; sur telle de ses chansons nostalgiques perle comme une rosée de larmes.

Magnard est un penseur ; Granados est un poète. Pour le premier, l'art est un refuge sacré qui permet à l'âme de s'évader des médiocrités de l'existence ; pour le second, l'art n'est qu'un commentaire spirituel et charmant de la vie où la sensibilité du musicien choisit les sujets très simples de ses émotions.

Et cependant, si différents soient-ils, si opposés même, on peut discerner entre eux une parenté. Tous les deux sont des Latins ; ils ont hérité de leurs communs ancêtres, le besoin de la clarté, de l'ordre, de la forme équilibrée et harmonieuse, des proportions, de la mesure, du goût. Rien chez eux de cette obsession de l'effet à produire par l'exagération, l'enflure, le pédantisme qui déconcerte dans tant d'œuvres nées d'une autre

origine. Ils ont la même crainte de l'obscurité, la même répugnance à ne pas surveiller leur inspiration et à la laisser se déployer en développements excessifs, la même haine du colossal. Ce sont des Latins.

\*  
\*  
\*

Aussi, en perdant Granados, avons-nous l'impression d'avoir perdu un des nôtres. Il lui suffirait d'être espagnol pour que nous ayons déjà quelque droit à le revendiquer comme un de nos frères de race ; mais en plus il est catalan. Il est de cette Catalogne qui a tant d'affinités avec notre Cerdagne et notre Roussillon français, de ce pays où nous avons déjà trouvé, auprès des intellectuels, tant de sympathies précieuses et où nous savons quel accueil ont reçu les hauts faits du héros de Rivesaltes. Au lendemain de la représentation à Paris des *Goyescas*, Granados serait certainement devenu, comme Magnard, membre de la *Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques*. Permettez à son Président d'exprimer ici tout le regret qu'elle éprouve de n'avoir pas pu ajouter ce grand nom à tous ceux des compositeurs illustres inscrits à son livre d'or. Il aurait scellé une fois de plus cette union intellectuelle et artistique de la France et de l'Espagne, union séculaire et toujours vivace, aussi rayonnante que féconde, qui nous permet de compter dans l'histoire de notre littérature dramatique, du *Cid* à *Hernani*, du *Mariage de Figaro* à *Carmen*, tant de chefs-d'œuvre nés de l'attraction sympathique de deux races sœurs, éprises l'une comme l'autre de la vie fiévreuse et héroïque, aussi intransigeantes l'une que l'autre sur le sentiment de l'honneur, également ardentes, idéalistes et chevaleresques.

ROMAIN COOLUS.

## Nos Facteurs de Pianos

Maison GAVEAU

La guerre est venue surprendre la Maison Gaveau, comme toutes les grandes industries françaises, en plein travail. Dans les quinze premiers jours du mois d'août 1914, la presque totalité du personnel masculin et du Siège Social, a été appelée sous les drapeaux. M. Etienne Gaveau fut mobilisé dès le premier jour et l'est encore.

C'est à l'aide du personnel féminin et de quelques chefs de service non mobilisables que la maison put, sans avoir clos ses portes un seul jour, continuer à répondre aux demandes de la clientèle, l'étranger étant bientôt venu demander à la facture française une notable partie